

Ce que j'aime dans Naples, ce ne sont ni les musées, ni les églises, ni les monuments, ni la mer. Ce que j'aime à Naples, c'est la turbulence des pierres, la folie qui plane au dessus des toits comme un nuage, c'est le linge qui sèche sur une corde entre deux balcons, c'est une vieille femme habillée en noir et qui garde de l'ironie au coin de l'œil, c'est le marché en plein air où des Marocains crient «figui nostri», c'est l'excès, l'excès de bruit, l'excès de mystère, l'excès d'évidence, l'excès de violence et la peinture rouge versée sur les murs pour faire croire que c'est du sang, c'est de croire au sang de saint Janvier se liquéfiant et à celui de saint Jean Baptiste bouillonnant, ce que j'aime dans Naples, c'est l'odeur de mazout mêlée à la poussière suffocante, c'est la sueur des visages qui pestent contre le désordre ordinaire, c'est un pressing ouvert pour vendre des billets de lotto, c'est la rue qui se rétrécit pour fuir une église, c'est une madone qui pleure des larmes de sang, c'est le miracle qui marche sur une montagne de friandises, c'est le sucre glacé qu'on ajoute pour faire joli, c'est le scooter qui sillonne les avenues en zigzaguant, c'est la télé allumée jour et nuit, c'est le sourire d'une belle femme qui attend son homme, c'est une patrouille de police qui fait semblant de mettre de l'ordre, c'est la grève de la Camorra et la manifestation des voyous, c'est le musée national qui tourne le dos aux hurlements de la vieille ville, c'est un parking qui enlaidit encore plus la piazza Dante, c'est un restaurant au menu unique, c'est le funiculaire qui se prend pour un train magique, c'est un couple de jeunes mariés qui sort en courant de l'église et va se faire photographier sur la jetée, c'est une rue qui ne mène nulle part, c'en est une autre qui tombe dans une fosse, c'est la nuit qui enveloppe les murs d'un écran plein d'étoiles et de pastilles vertes que ramassent les enfants pour en faire des billes, c'est le feu d'artifice qui enchante le ciel de la dernière heure de l'année, c'est une avenue qui se perd dans un tunnel, c'est une pente qui me rappelle la calle Josafat à Tanger, c'est un corso qui me fait penser aux ramblas de Barcelone, c'est un hôtel qui prétend avoir été celui d'Hemingway, c'est un château qui se souvient, un palais qui devient un musée, un bateau qui part pour Capri, un autre qui arrive d'Amalfi, un touriste qui se fait voler son sac, un autre qui attrape un coup de soleil, un Milanais qui est dégoûté, un Romain hautain qui s'enfuit, un écran de fumée, une fontaine oubliée, une terrasse à Posillipo, des jardins qui se prennent pour des miroirs, des arbres qui chantent, des échafaudages qui se fissurent, des bougies pour rien, une prière pour l'habitude, un coup de feu dans un bar, les égouts qui remontent à la surface, les parfums altérés de certaines dames, le regard du sourd, la passion du fou, Stendhal dans les mémoires, Rabelais dans les écoles, le comte Toto qui ne fait plus le clown, Vittorio de Sica en noir et blanc, les cartes postales qu'on égare à la poste, des posters de Silvana Mangano, des collines qui s'éloignent, des villes dans la ville où l'on entend les soupirs des morts, des cimetières où des anges respirent encore, des moineaux qui font un balai piazza del Plebiscito, des cris dans la nuit, des visages enfarinés dans la foule, un cirque qui déménage, l'amour clandestin dans le silence des églises, une Marocaine perdue dans la vieille ville, et moi, qui lui tiens la main...

Tahar Ben Jelloun, *Labyrinthe des sentiments*, Stock, 1999, pp.52-55